

LANGAGE ET CATÉGORIES SPATIALES

Evanghélos MOUTSOPOULOS (Thessalonique)

Nous nous proposons de considérer les rapports qui existent entre le langage et la conscience de l'être. Nous chercherons à dégager le véritable rôle du langage, phénomène humain par excellence, à partir de quelques données particulières, mais néanmoins significatives, de la tendance générale de l'homme à s'affirmer lui-même en s'appropriant le monde à travers une série de procédés vitaux qui lui permettent, en même temps, de s'y intégrer. Nous aurons recours à quelques exemples concrets illustrant la façon dont la pensée et son expression la plus adéquate, le langage, concourent à l'affirmation objectivante de l'existence.

Les rapports en question sont rendus plus évidents si l'on se réfère à une série de termes précis qui expriment des catégories spatiales au moyen desquelles la conscience organise son attitude à l'égard du milieu ambiant. La spatialité de la conscience semble impliquée nécessairement par les conditions dans lesquelles il est possible à la vie corporelle de se manifester, dans la mesure même où la conscience est conscience de l'existence, au point de se confondre avec elle.

Il semble établi que la spatialité du corps humain est étroitement liée à la conscience psychologique du *moi*. Par ailleurs, on peut localiser de nombreuses régions du corps, grâce aux divers modes d'activité proprioceptive qui permettent à chacune d'entre elles d'être suggérée à la conscience, même s'il ne s'agit que de perceptions isolées (je peux situer une douleur ressentie dans une partie quelconque de mon corps). A côté de ces procédés de localisation spatiale, certaines activités physiologiques procurent des impressions qui représentent des espaces réduits quoique extensibles (les espaces impliqués par le rythme respiratoire ou encore par la fonction digestive). Ces considérations concernent, il est vrai, le corps une fois séparé du milieu extérieur (en principe, du moins ; l'on peut, en effet, se demander si une séparation absolue est possible).

Sur un plan tout différent, on peut envisager la spatialité corporelle avec la spatialité externe appartenant au milieu ambiant. Nos mouvements ainsi que les attitudes de notre corps fournissent des indications sur cette spatialité externe ; ces indications, à leur tour, déterminent l'organisation d'une certaine activité tonico-posturale. Or, dans ce domaine, l'activité se manifeste sous la forme d'un comportement spontané qui pourrait avoir des prolongements dans la direction de l'instinctif. En l'occurrence, on a affaire à un complexe de réactions qui visent à intégrer l'existence dans le milieu spatial dans lequel elle évolue déjà, selon un processus particulier.

Une fonction analogue, bien qu'elle se situe à un niveau supérieur, est remplie par la pensée elle-même, d'une manière beaucoup plus élaborée. C'est grâce à elle que la conscience se rend définitivement compte, sur le plan existentiel, de son double caractère spatial et temporel ; elle établit ainsi un rapport dialectique entre le monde extérieur et les structures dynamiques et intentionnelles du *moi*. La conception bergsonienne de l'espace en tant qu'image objective de l'intelligence qui s'affirme à travers la dislocation de la continuité du réel en vue d'établir une base et certains points de repère destinés à faciliter l'action de la conscience sur le milieu extérieur, admet un certain renversement. On peut, en effet, parler d'une spatialité de la pensée, constituée à partir de l'expérience spatiale, qui peut être envisagée comme le fondement d'une gnoséologie de l'espace. Il s'agit, dès lors, de définir les prolongements logiques de l'ontologie de l'espace, c'est-à-dire, son influence sur la pensée même, influence d'autant plus forte qu'elle est plus conforme aux exigences catégorielles de cette dernière. La « catégorisation » de l'espace acquiert ainsi l'importance d'une « mise en ordre » de celui-ci, en même temps que de l'existence. De plus, l'universalité de la conscience de l'espace, universalité, d'ailleurs, incontestée, est *objectivée* grâce à un jeu d'éléments mentaux et « linguistiques » rendu possible par le parallélisme logico-grammatical qui existe d'une manière indéniable. En même temps, l'espace lui-même, ainsi structuré, mais non « déformé », est mis directement à la disposition commune des consciences individuelles.

Nous allons donner quelques exemples typiques de catégories spatiales et de leurs équivalents grammaticaux. Il ne s'agit certes pas de dresser un tableau exhaustif des catégories spatiales, mais uniquement de signaler quelques-unes d'entre elles qui présentent une importance et un intérêt tout à fait exceptionnels. Le langage offre des possibilités d'expression précise, en particulier dans le domaine des locutions adverbiales, pour la plupart de ces catégories qui, selon la nature des rapports spatiaux qu'elles désignent sont, d'abord, absolues ou relatives. Dans le premier cas, il est possible de distinguer des catégories déterminées, telles celles de l'ubiquité (partout) et de l'absence totale (nulle part), et des catégories indéterminées, telle celle du lieu quelconque (quelque part).

Parmi les catégories relatives (qui supposent l'existence d'au moins deux termes de référence précis et qui se déterminent réciproquement), on notera celle de la conjonction spatiale (homospatialité : ensemble) et celle de la disjonction spatiale¹ (hétérospatialité : séparément), et, dans le cadre de la seconde, celle de ce qui est devant et celle de ce qui est derrière. Ces exemples suffisent à montrer, semble-t-il, que l'activité mentale d'appréciation spatiale se situe sur un plan topologique plutôt que géométrique.

A l'aide de la catégorie d'homospatialité, la pensée découpe et sépare du *continuum* spatial une région comprenant un ensemble d'objets ou d'événements auxquels elle se réfère (elle considère alors cette région comme un tout unitaire, malgré sa complexité). Cette phase est essentiellement analytique et c'est par elle que s'opère le premier contact de la pensée avec les faits spatiaux. Puis vient une phase synthétique, au cours de laquelle un certain dynamisme intentionnel de la conscience se manifeste : il confond l'espace conçu ou perçu avec l'espace vécu par excellence, qui est celui de l'activité de la conscience (présente ou future mais, néanmoins, ramenée au présent, dans ce dernier cas). Ainsi nombre de catégories localisantes ou orientantes, telles celles de ce qui est « devant » ou « derrière », « à droite » ou « à gauche », « en haut », « en bas », acquièrent, dans certaines conditions particulières, la valeur et la signification de catégories directionnelles ou vectorielles : par exemple, celles de « en avant » ou « en arrière » (progression ou rétrogradation), etc. Pour les deux premières de ces catégories, en français par exemple, on dispose de formes adverbiales à part ; pour les autres, la différence s'y marque uniquement grâce à l'existence de constructions adverbiales plus ou moins complexes.

Il arrive parfois que la distinction entre les catégories spatiales et temporelles ne soit pas marquée par la langue, comme cela arrive en grec (*méta* signifie aussi bien « après » (temporel) que « derrière » (local)). Parfois aussi, certaines langues, comme le malgache, disposent de termes spéciaux pour désigner certaines réalités spatio-temporelles. Il existe notamment des formes spéciales pour désigner les notions d'« ici » et de « là », selon qu'elles se rapportent au passé ou au présent. Certes, le français ne possède pas ces mêmes structures ; mais, en revanche, sa souplesse lui permet des constructions qui reflètent de façon assez adéquate la refonte qu'impose à la réalité spatio-temporelle le dynamisme intentionnel de la conscience.

A l'aide des catégories sous-entendues de proximité et de distance, et en tenant compte du facteur temporel, il est permis de procéder à une « kairification » (du grec : *kairos* : moment favorable pour exécuter une action) de l'espace. Nous entendons par « kairification » l'opération

¹ On pourrait ajouter à ces deux catégories, celles du « dedans » (intérieurité) et du « dehors » (extériorité).

à travers laquelle la conscience actualise une région spatiale lointaine en l'intégrant dans un complexe intentionnel défini par le jeu de deux catégories particulières « spatio-kairiques » qui pourraient être exprimées respectivement par les locutions « pas-ici-encore » et « plus-jamais-nulle-part » : ce jeu règle l'activité spatiale de la pensée. Les cadres actuels spatio-temporels éclatent alors afin que la conscience jouisse, par avance ou rétrospectivement, des intensités maximales des espaces lointains¹. La kairification de l'espace consiste aussi dans la recherche de domaines spatiaux conformes aux exigences de l'économie intentionnelle de la conscience, en vue de la réalisation d'un *optimum* d'existence. Ajoutons encore que le degré de précision gnoséologique dépend du degré de précision du matériel grammatical.

Nous pouvons donc conclure que, du moins dans le domaine restreint de la conscience de l'espace, le langage exprime effectivement la pensée catégorielle ; que, par surcroît, il la rend plus « concrète », plus précise, plus définitive, plus collective, partant plus objective ; et qu'il facilite, du même coup, la connaissance de sa structure dynamique. Cette objectivation de la pensée dont l'universalité ne saurait, par ailleurs, aucunement être mise en question constitue la fonction essentielle du langage. Le sujet prend conscience de l'importance de sa propre condition, grâce au langage qui est la création de chaque *moi* autant qu'un « moyen universel » de contact avec autrui, et comme une véritable médiété reflétant ses rapports avec le monde.

¹ Le même procédé de refonte libre de la réalité objective sur le plan temporel (cf. par exemple, les adverbes grecs *οὔπω* et *οὐκέτι*) ; cf. notre étude sur les *Catégories temporelles et « kairiques »*, dans l'*Annuaire Scientifique de la Faculté de Philosophie de l'Université d'Athènes*, 1961-1962, pp. 412-436, et notre communication *Sur le caractère « kairique » de l'œuvre d'art*, au V^e Congrès International d'Esthétique, Amsterdam, 1964.